

## Clothed Female, Nude Male

Je n'aurais jamais imaginé que cette soirée pût finir ainsi. Tout avait commencé dans un bar *trendy* du 20<sup>ème</sup> arrondissement. Enfin, *trendy* n'est peut-être pas le mot juste, mais entre deux trous à rat, ce bar passait pour un palace. Non pas qu'il fût luxueux, non, on s'y trouvait juste bien. J'avais eu le temps d'apprécier l'endroit avec mes dix bonnes minutes d'avance sur l'heure du rendez-vous. D'autant plus que Catherine est arrivée avec une bonne demi-heure de retard, suivie en ordre dispersé par les quelques amis qu'elle avait conviés pour son anniversaire improvisé: Alexandre, Claudine, et puis Marie. Même le propriétaire du bar était de la partie. Il faut dire que Catherine y avait ses habitudes. Nous nous sommes installés dans un recoin particulièrement douillet. Nous n'étions venus que pour boire un verre, mais nous y étions si bien qu'on y a passé toute la soirée, à papoter, manger et puis boire. Surtout boire. Alexandre a dû partir et nous nous sommes donc retrouvés à quatre: trois charmantes jeunes femmes et moi.

Catherine a quelque chose de spécial: cette célibatante à la trentaine resplendissante attire la sympathie. Dans le milieu libertin, la sympathie se manifeste assez souvent par de voluptueuses caresses voire plus si affinités. Nous ne nous en sommes pas privés, Claudine et moi. Il faut dire que Claudine aime les femmes. Les mauvaises langues diront que dans ce milieu là, c'est normal. Où

plutôt que c'est la norme. Voire même une norme imposée par les hommes, ce qui n'est pas complètement faux, mais pas tout à fait vrai non plus. Ce soir là, l'homme de Claudine n'était pas là, et il lui aurait plutôt imposé de rentrer à la maison plutôt que de tripoter Catherine si il eût su en quelle compagnie se trouvait sa femme, surtout la mienne. Parce que Claudine aime les hommes aussi. En fait, Claudine aime surtout et avant tout les tendres préliminaires équivoques.

Or Catherine était assise sur une banquette, entre Claudine et moi qui rivalisions de taquineries: un baiser dans le cou par-ci; une main sur la nuque par-là; la fermeture d'une robe qui glisse insensiblement vers l'ouverture, brèche de plus aux regards licencieux, qui livre une parcelle de peau nue aux doigts taquins, vous savez, le genre de doigts à laisser des frissons partout. Catherine était entre de si bonnes mains que nous l'avons mainte fois sentie défaillir sous nos assauts coquins, pour se reprendre à chaque fois avec une dignité improbable des plus érotiques. Il fallait la voir, vermeille d'excitation et de confusion, essayer de reprendre le fil de la conversation tandis que nos mains s'immisçaient sous sa robe, lancer des « non, ça suffit maintenant » dont la faiblesse du ton était la plus belle des invitations, et surtout les regards gênés qu'elle adressait au patron du bar qui, sans doute, avait été son amant. Il faut dire que nous n'étions pas dans un club libertin privé qui autorise toutes sortes de privautés, et même si cela avait été le cas, Catherine ne pouvait pas aller beaucoup plus loin que ces attouchements pernicious pour des raisons qu'il suffit de suggérer pour en dévoiler la nature.

Le bar a fermé aux alentours de minuit et nous sommes allés prendre un dernier verre chez Catherine qui habite à deux pas. Là, vous imaginerez sans doute qu'entre abominables libertins notre petit jeu aura repris de plus belle pour se terminer en une orgie débridée, mais figurez-vous que Marie avait décidé de rester chaste. Non pas pour une raison physiologique, ni même faute de partenaires à son goût, mais parce qu'elle était amoureuse. L'amour courtois va parfois se nicher là où on ne l'attend pas.

Toujours est-il qu'entre Claudine et moi, Catherine avait beau résister, ses abandons étaient de plus en plus manifestes et sa résistance d'autant plus héroïque. Je prenais un malin plaisir à l'embrasser, voire même à l'embraser en repoussant les oripeaux de sa pudeur dont les sursauts se perdaient en timides caresses sur ma peau bientôt nue... tant et si bien qu'elle n'a pas tardé à se retrouver en lingerie, et moi dans le plus simple appareil, lui montrant la voie à suivre, vautre sur son tapis, mes lèvres soudées aux siennes et sa main sur ma queue raide.

- Non ! Ça suffit ! dit-elle d'un seul coup.

Catherine s'est soustraite à nos caresses et a remis sa robe en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire ! C'est ainsi que je me suis retrouvé nu comme un ver, sabre au clair, parmi trois femmes habillées qui papotaient comme si de rien était. Elles m'ont instamment invité à ne pas me rhabiller, mais à m'asseoir bien sagement sur la banquette à côté de Marie, afin de prendre part à la conversation la plus naturellement du monde. Cette situation surréaliste m'excitait profondément. Je n'en débandais pas. De temps en temps, une des filles posait sur moi un regard circonspect, en devisant de l'intérêt décoratif d'avoir un homme nu dans son salon. J'étais devenu un homme objet, et le pire, c'est que ça me plaisait.

Si vous ne l'aviez pas encore deviné, CFNM est l'acronyme de "*Clothed Female Nude Male*", c'est à dire "Femmes habillées et Hommes nus", et voilà donc comment je me suis retrouvé dans une soirée CFNM improvisée. Je pensais que les choses en resteraient là, qu'au lieu de jouer à l'étalon de canapé j'allais faire le bibelot de salon jusqu'au petit matin, et je devisais à mon tour sur la fragilité du désir masculin en contemplant ma virilité qui perdait peu à peu de son orgueilleuse fierté, lorsque Catherine, par compassion sans doute, mais certainement par plaisir aussi, a entrepris de me redonner vigueur. Il faut dire que Claudine avait repris ses chatouillis et Catherine était à bout de résistance. Elle

s'était retrouvée à quatre pattes sur son tapis, toute dépoitraillée, la robe en tablier retroussée jusqu'à la taille dévoilant ses hanches rondes aux impétueuses caresses de sa copine. Assis sur la banquette, les cuisses ouvertes à toute opportunité, j'attendais bien tranquillement. Je n'ai jamais aussi bien compris l'anglicisme *Wait and see*. Catherine a fini par se loger entre mes jambes, la tête la première, et ma verge s'est lovée dans la chaleur de sa poitrine. Elle m'a caressé avec ses mains, avec ses seins ronds et lourds tout en gémissant, tandis que Claudine me regardait avec un air halluciné sans abandonner l'entrejambe de son amie.

Les lèvres de Catherine se sont ouvertes sur mon désir qu'elle a tété avec l'appétit d'un nourrisson mal sevré. Claudine lui a chuchoté quelques mots à l'oreille. Catherine a acquiescé, et j'ai bientôt vu quatre mains sur mon sexe, et deux bouches s'y rejoindre. Catherine et Claudine se sont embrassées langoureusement. Au centre du ring de leurs lèvres accolées, je sentais leur langue s'enrouler l'une contre l'autre comme deux lutteurs encastrés, avec mon phallus en arbitre, raide comme la justice. De temps en temps, une d'entre elle laissait mon gland rougeoyant aux lèvres de l'autre pour mieux me branler à la base de ma verge, ou pour darder mes couilles de la pointe de la langue. Soumis à un tel régime, je ne pouvais tenir bien longtemps.

- Je vais jouir ! ai-je gémi en regardant le visage de Catherine défiguré.

Du temps des maisons closes, de pauvres femmes à demi nues s'offraient à des bourgeois engoncés dans le patriarcat et leur chemise amidonnée. Ces hommes jouissaient alors du plaisir sexuel qui leur était procuré, mais aussi de leur pouvoir apparent symbolisé par la supériorité du vêtement sur la nudité, le pouvoir de l'Homme qui domine sur la bête. Mais ce pouvoir n'est qu'un cache sexe car en maîtrisant l'offre face à la demande, la prostituée domine l'échange avec ses atouts âprement marchandés. Loin de s'abandonner à un éventuel plaisir qui lui

ferait perdre le contrôle de la situation, tout l'art de la courtisane consistait à tirer le meilleur parti de l'éphémère *pouvoir du plaisir* qu'elle exerçait, en le transformant en argent ou en accédant au statut de maîtresse.

Qui a-t-il de commun entre ma situation et celle des bordels du 19<sup>ème</sup> siècle ? Rien, sinon ce pouvoir du plaisir. Entièrement nu et passif face à ces femmes à peu près habillées, je n'étais pas en position d'exercer le moindre pouvoir sur elles puisque je ne maîtrisais aucune offre. Elles en revanche, me tenaient littéralement par les couilles. Elles exerçaient sur moi ce pouvoir immémorial de la femme sur le plaisir de l'homme, mais en dehors de tout contexte marchand, bien loin d'un patriarcat phallocrate, dans une liberté qui m'avait amené au statut d'homme objet. Et c'est de ce pouvoir là dont Catherine jouissait au point de déformer ses traits. Elle a senti mon phallus se contracter entre ses doigts et elle a dirigé le jet de sperme entre ses seins. Sous le regard impérial de Marie, Catherine a continué de me masturber à la chaleur de sa poitrine. Elle y a achevé ma virilité qui agonisait dans ses derniers soubresauts. Ma débandade a signé sa victoire, celle d'un sexe qui n'a plus rien de faible.